

pensation nous trouvons des hommes dont le cœur est noble et généreux, des hommes qui font honneur au beau nom de Canadiens-Français, des hommes qui n'ont besoin que de connaître par faire et exécuter de suite. C'est à ces derniers que je m'adresse ; car, je le sais, lecteur, le sujet sur lequel je vous entretiens aujourd'hui, va être un sujet de dérision, de moquerie peut-être pour les personnes éprises de vertige ; néanmoins, ayons pitié d'elles, plaignons-les, mais aussi sachons mépriser leurs moqueries et leurs dérisions, et plantons toujours sans cependant nous occuper d'elles.

Bien des paroisses, lecteur, ont l'avantage, ce me semble, d'exécuter bien facilement les travaux que je vous suggère. St. Pie, par exemple, St. Dominique, St. Liboire, etc., etc., renferment dans leur sein de belles érabières. On y rencontre aussi dans bien des endroits de beaux jeunes ormeaux, de belles petites planches, de magnifiques petites érables, des pins, des sapins et des épinettes blanches d'une beauté ravissante. Je suis convaincu d'avance que les propriétaires de ces arbres, se feraient un plaisir d'en donner à leurs amis, à leurs voisins et aux étrangers même qui en auraient besoin ; car, nous ne l'ignorons pas, il y a dans notre jeune et florissant pays des hommes généreux et amis du progrès ; d'autant plus qu'ils n'en seraient que mieux pour leurs forêts, vu que les jeunes arbres y poussent toujours en trop grand nombre.

Mais quand et comment planter les arbres, me direz vous maintenant, lecteur ? Là-dessus, je vous réponds qu'on peut les planter en deux saisons différentes, le printemps de bonne heure et à l'automne tard. Peut-être vaut-il mieux en effet les planter à l'automne vu que souvent il arrive qu'après la saison du printemps, les étés sont chauds et très-secs : du moins, c'est l'opinion de quelques-uns.

Cependant, quoiqu'il en soit, voici comment vous devez les planter : d'abord, arrachez-les bien, c'est-à-dire, faites attention de ne point couper ou rompre complètement leurs racines ; ne déchirez pas non plus leur écorce. Une fois rendus en place, retranchez les racines brisées ou celles dont l'écorce a pu être détériorée en les arrachant, et pour cela, servez-vous d'un couteau bien tranchant. Ensuite, faites des trous qui soient de grandeur convenable, ou plutôt qu'ils aient été faits d'avance ; déposez dans le fond de ces trous un peu de terroir ou bien de ces bourriers pourris que l'on rencontre partout, les terres grasses que l'on retire sous les fumiers, etc ; déposez-y le petit arbre et couvrez-le convenablement de terre grasse, ayant eu soin d'y répandre préalablement un peu d'eau si vous plantez au printemps ; et enfin, foulez la terre comme il faut avec vos pieds de manière que la terre adhère fortement aux racines.

Aussi, arrosez-les souvent si l'été est sec. S'il vous arrive de les planter un peu gros, attachez-les à un bon tuteur ou piquet que vous devrez planter dans ce but. De plus il faut avoir soin de les étêter et d'y mettre sur la plaie un ciment composé de deux livres de cire, d'une d'arcane et d'une de suif, le tout bouilli ensemble et refroidi avant d'en faire usage : ou bien encore, on se sert tout simplement de glaise bleue.

Ici, à Plattsburgh, on plante les arbres même en hiver, tandis que la terre est gelée ; de cette manière, paraît-il, pas un seul arbre que l'on plante, ne meurt. Dans le cours du mois de février, on en a planté beaucoup dans la ville qui n'ont pas moins de huit à dix pouces de diamètre. De suite, aux premiers beaux jours du printemps, dit-on, ils commencent à végéter tout comme s'ils n'avaient point été déplacés. C'est un procédé que bien des personnes de la Puissance au Canada pourraient suivre, vu qu'en bien des endroits du pays, on se trouve encore à proximité des bois et forêts.

Une autre chose à remarquer, cher lecteur, c'est que si on le voulait, aidé du courage, de la patience et de l'énergie, on parviendrait, en bien peu d'années, à se former de bien belles sucreries, en plantant seulement, je parle pour les personnes proches des bois, deux cents jeunes érables au printemps et deux cents à l'automne : ce qui ferait en une seule année le joli nombre de quatre cents. Continuant ainsi le même procédé pendant cinq ans on arriverait, presque sans s'en apercevoir, à avoir une érabière, ou si vous l'aimez mieux une sucrerie de deux mille arbres ; et les espaces de six en six pieds en tous sens, ce qui est suffisant, je crois, pour une jeune érable, les deux mille n'occuperaient qu'un peu plus de deux arpents de terre en superficie : ce qui certes vaudrait beaucoup avant peu d'années. D'autant plus que nous pourrions, une bonne fois, utiliser nos bas de côtes, nos coulées, nos côteaux trop rocheux pour être livrés efficacement à la culture, etc., etc.

Voilà, oui voilà, cher lecteur, ce que j'avais à vous dire de la plantation des arbres. Et en terminant, j'ose l'espérer, vous n'oublierez pas les précieux effets qu'ils produisent sans cesse : tel que l'arrêtation des vents furieux, l'absorption des miasmes méphitiques et délétères que contient l'atmosphère l'équilibre de la température, un ombrage salutaire aux animaux, etc., etc, et imbu de cette heureuse pensée, vous en planterez en conséquence un grand nombre, et le plus tôt possible.

Ainsi, avant peu d'années, on verra, avec orgueil, nos jeunes villes, nos naissants villages et nos campagnes tant anciennes que nouvelles, acquiescer cette admirable splendeur que l'on admire chez les étrangers avec tant d'enthousiasme et de satisfaction.

A bon entendeur : *Salut !*

UN AMI DU PROGRES.

## LETTRE DES ETATS-UNIS.

(Pour le *Journal d'Agriculture.*)

Plattsburgh, 7 avril 1870.

Cher lecteur,

Vous ayant déjà parlé de la culture de plusieurs des céréales, il me semble maintenant qu'il n'est pas tout-à-fait hors de propos, de vous entretenir un peu sur la culture des prairies que je puis, à juste titre, appeler la plus importante de toutes les cultures.

En effet, elle seule permet la production des autres denrées ; car, sans fourrage, point de bétail ; et sans bétail, point de culture. Il est donc de la plus haute importance de faire produire aux pièces de terre que l'on destine à la production du foin le plus possible.

Et lorsqu'on rompt un pré, par exemple, il faut, si nécessité il y a, profiter de sa richesse pour lui faire produire en fourrages artificiels, une quantité de nourriture plus considérable qu'auparavant ; c'est pourquoi, on doit donner tous nos soins à la formation des nouvelles prairies comme aux vieilles.

Les prairies demandent plus d'humidité que les champs, et c'est le meilleur parti qu'on tire des terrains bas, humides, situés au bord des eaux et sujets à être inondés. Cependant, lorsque ces prairies sont délaissées et mal soignées, d'excellentes qu'elles pouvaient être, elles deviennent les plus mauvaises de toutes, car une trop grande humidité leur nuit plus qu'une grande sécheresse, et rend la qualité des herbes mauvaises. Alors, il faut les égouter.

La mousse qui d'ordinaire prend sur les vieilles prairies peut être détruite par plusieurs forts coups de herse donnés au printemps de bonne heure et par l'assainissement suivi de l'emploi du plâtre ; ou encore en les rompant, les cultivant et les ensemençant de graines, car on ne peut prétendre d'avoir de belles prairies sans y semer de la graine.

De bons agronomes disent qu'il vaut mieux labourer une prairie qui est une fois éprise de mousse ; car, ajoutent-ils, elle ne paie alors plus ; tandis qu'en la labourant, la cultivant, on obtient pendant une couple d'années de bonnes récoltes de grain, ce qui n'empêche pas de la remettre ensuite en graine de mil ou de trèfle.

Il serait bon aussi, cher lecteur, quand on se décide à former une nou-